AU PILORI

Nous sommes dans les locaux du journal, un dimanche de bouclage pas encore printanier, et Billy a son heure de gloire. Il vient de proposer à la rédac un édito que tout le monde s'accorde à trouver « pêchu », sur les politicards qui nous font leur cirque électoral et nous qu'on est « déter ». Ouais, « vénères », même. Billy, c'est un grand blond que j'ai découvert trois mois plus tôt en rentrant de voyage. Il a déjà tenu à m'expliquer qu'il était discriminé dans l'accès sexuel aux femmes ou comment il fallait ponctuer une phrase pour satisfaire son sens esthétique, en désaccord avec des règles typographiques dont il ignore tout. Je n'ai alors pas de grande sympathie pour lui mais je le supporte jusqu'à ce fabuleux dimanche et ce fabuleux édito.

« Que du sale » **: comment un conflit éditorial tourne à l'agression sexiste**

L'abstention explose à chaque scrutin, le désaveu des représentants se répand, version « tous pourris » ou version critique du geste électoral, et nous, tout ce qu'on aurait à dire, c'est que ces élections ne sont *« que du sale »*… Je trouverais tellement plus utile de démontrer tranquillement pour-quoi les élections dépossèdent le peuple de ses choix et comment celles de 2017, qui se jouent à un tour, sont particulièrement biaisées et minées. Expliquer ça en 4 000 signes, c'est une gageure, je continue à y réfléchir mais je n'ai aucune proposition. C'est peut-être pour les mêmes raisons que Billy, par ailleurs doctorant en science politique et auteur d'écrits académiques critiques sur les politiques participatives, a préféré la reprise des slogans radicaux de l'hiver précédent et la promesse d'être « ingouvernables ». C'est peut-être aussi par romantisme, pour se sentir exister plus fortement alors que par ailleurs il a très peu milité. Alors le voilà, légèrement ivre, déclamant

d'une voix forte un édito bien martial aux camarades qui le plébiscitent.

Le cocktail alcool, testostérone et déclarations de guerre contre le capitalisme finit plus tard dans la soirée en « barricade ». Le concept est en voie de ritualisation : quand les groupes de travail réunis dans les différents lieux du local fatiguent un peu, l'un d'eux (ça part souvent de la pièce du fond, qui est aussi l'espace fumeurs et fumeuses) décide d'attaquer en lançant tous les objets qu'il trouve et en forçant le passage vers l'autre pièce derrière une porte démontée, mi-bouclier, mi-bélier. Les objets volent, de la balle en mousse au petit tabouret. Moi qui suis la mémère du groupe (bientôt 40 ans et jamais été adepte des nuits blanches ou arrosées), j'attends avec un peu d'angoisse que ça finisse parce que, comme célébration du fait d'être un groupe où tout le monde s'aime, je préfère quand on chante « Tout le monde déteste la police » sur l'air de « Get Lucky ». C'est un peu « notre » chanson, on a nos rituels, on se tient chaud parce que dehors il fait froid, de plus en plus froid et c'est pas les élections qui vont arranger ça. On se tient tellement chaud qu'il devient difficile de partir en reportage à moins de trois ou de boire un coup sans être une ribambelle. Le canard a bien rempli ma vie et le groupe fait corps, solidement. Pour le meilleur et pour le pire.

Comme en plus on bosse dur (pas régulièrement mais on cravache quand il faut) et que, chômeuse de très longue durée, je n'ai aucune autre occasion dans la vie de bosser avec des gens en vrai toutes les semaines, c'est un grand plaisir pour moi, de participer à ce groupe, même si je n'y trouve pas tout à fait ma place et que je ne suis toujours pas partie en *vrai reportage de terrain* pour le canard. J'ai fait d'autres reportages (qui me valent même parfois rémunération) et mon

travail autant que ma parole semblent très estimées dans le groupe mais lors de ce numéro-là je suis encore sortie de la distribution des papiers sans une mission. J'ai fini repêchée pour du pur boulot d'édition mais je n'ai pas réussi à partir sur un terrain avec un mandat et un·e camarade. Je me pose des questions sur mon appartenance au journal. J'ai beau chanter avec entrain « Tout le monde déteste la police », je me dis que je n'ai pas le bon « savoir-être ». D'autant que je ne vois pas le bout de mon chômage et que je vis avec le souvenir de la maltraitance au travail exercée sur moi par une personnalité du petit monde universitaire « de gauche » local. Je suis tombée par deux fois, lors de la réunion du lundi, dans un de ces trous noirs d'idées sombres qui s'ouvrent devant moi trop souvent. En à peine trois mois, je sens que, devant mes difficultés, les autres sont passé·es de *« Les ami·es ne laissent pas les ami·es partir dans cet état »* à une sorte de « Les cas psy, ça commence à bien faire » mais de cela il ne sera jamais question, ni avant, ni après les événements.

Je ferme donc ma gueule et laisse tout le monde s'enthousiasmer sur l'édito couillu.

Je ferme donc ma gueule et laisse tout le monde s'enthousiasmer sur l'édito couillu. Mais voilà, mardi aprem, alors qu'on est dans la dernière ligne droite, Mimi arrive toute chamboulée : son père, qui lui servait de cobaye sur ce coup-là, a trouvé l'édito illisible. Pas parce qu'il est macroniste, non, simplement parce que l'édito passe au-dessus de la tête d'un type de bonne volonté, d'un papa pas politisé mais sympa et qui voudrait bien comprendre les trips de sa fille. Mimi, c'est la bonne frangine, alors on pense au papa et on se dit qu'on aimerait bien être compris·es de plus de monde que les totos du coin qu'on a un peu copié·es. Billy n'est pas là et j'ai l'impression

que le groupe donne mandat à Mimi, Mutines et moi qui me suis engouffrée dans l'affaire pour en écrire une nouvelle version. De toute manière, tous les éditos peuvent finir à la poubelle même au dernier moment, c'est la loi du genre et nous en sommes bien conscientes. Mutines, qui s'est aussi proposée, a une solide expérience politique et un goût très modéré pour les rodomontades, le fameux « ton du canard » que nous aimerions éviter. Pour une fois. Alors nous prenons notre plus belle plume pour écrire… non, toujours pas ce texte qui me fait rêver, inscrit dans une démarche d'éduc pop, mais une petite broderie autour du thème du cirque électoral qui suggère la contribution de ces élections à la société du spectacle. Rien de génial, la rédaction n'est ni facile ni enthousiasmante mais on espère proposer un édito accueillant.

Je suis prête à accepter beaucoup de compromis sur notre texte, j'ai déjà sabré plus de la moitié pour en faire l'intro d'un texte plus *« pêchu »*, à la demande de Hala Zika et Riton, deux hommes du collectif qui se sont attachés à proposer une nouvelle version. Billy arrive plus tard. Il ne cesse alors de comparer avec son texte d'*« hier »*, alors que la veille il n'est pas venu et qu'il ne fait que passer, il a rendez-vous avec une copine. Je lui suggère de prendre l'édito comme un exercice d'humilité et d'accepter que chaque version puisse effacer la précédente – tout en constituant un modèle, un repoussoir, une inspiration, bref, une invitation à toujours écrire jusqu'à une sorte de consensus. Je lui parle maladroitement de laisser son *« ego »* au vestiaire, c'est la réaction qui me vient quand je fatigue de l'entendre commenter notre texte comme un crime contre le sien. C'est mon quatrième jour sur place, de midi à minuit (je me force à rentrer tôt) et j'ai fait à deux reprises la vaisselle des verres de bière en arrivant – dont une fois avec l'aide minimale de Mimi et Mona, les deux seules

présentes, ce qui m'a fait enlever la nappe pour aller la secouer avec une brusquerie certainement bien désagréable mais qu'elles semblent m'avoir pardonnée. Je fatigue et ces deux copines m'emmènent à 21 h au cinéma voir *Chez nous*, pour ne pas quitter tout à fait notre quotidien bien politique. De retour à la rédac, il est tard, Billy est revenu de son rendez-vous et nous découvrons ensemble la mouture de Hala Zika et Riton, qui sont quasiment revenus au texte de l'avant-veille et n'ont absolument rien gardé de notre proposition. Rien.

Ici il est temps de rappeler que le journalisme militant est un domaine plutôt masculin et que les femmes y sont traditionnellement cantonnées aux tâches les moins prestigieuses. Il est passé, le temps où les femmes faisaient le café et le ménage pendant que les hommes se réservaient le boulot d'écriture et d'édition. Mais bon, les équipes ne sont toujours pas paritaires (avec des pics à 80 % d'hommes pour certains titres) et ce canard-là traîne une bonne réputation de sexisme. Moi qui suis d'apparence peu féminine et dotée d'une grande gueule, je ne mesure pas trop le sexisme ambiant mais les copines (qui constituent entre un quart et un tiers du groupe) se réunissent souvent en non-mixité, histoire de travailler un « *empowerment* » féminin dans le journal et d'ouvrir des espaces de sociabilité un peu différents des « barricades ». J'y participe avec plaisir et cet hiver-là je vois plus souvent les femmes que les hommes en-dehors du journal. Ce sont toutes les raisons pour lesquelles, s'il me semble normal que les propositions d'édito finissent les unes après les autres à la poubelle, je suis choquée de voir que celle de Billy repart pour un tour alors que la nôtre n'est pas prise en considération.

J'utilise ces arguments dans la discussion qui s'ensuit, vers minuit, un quatrième jour de bouclage. Mutines est rentrée chez elle, Mimi ne dit pas un mot. C'est moi qui bataille seule pour qu'au moins une partie de notre approche soit gardée dans le texte final. Billy m'explique ce qu'est un édito du canard : les autres pages s'adressent au lectorat mais celle-ci, c'est l'édito, c'est pour dire aux autres militant·es que nous aussi on est militant·es. Je rechigne : pour être militant·es, y'a pas de mystère, il faut militer, pas se payer de mots. Mais je suis saisie par le doute devant l'assertivité de Billy. Certes, je sais ce qu'est un édito. J'ai écrit mon premier en 1993 en créant le journal du lycée et j'ai animé ou contribué à un tas de titres politiques, à usage interne ou externe, en français ou en anglais, photocopiés ou imprimés avec numéro d'ISSN. Et j'ai écrit des flopées d'éditos, des qui causent de politique générale, des qui présentent le sommaire, des qui donnent des nouvelles du collectif. Mais jamais des éditos qui s'adressent à une seule partie du lectorat pour se faire valoir à ses yeux. Et pourtant, malgré cette expérience bien supérieure à celle de Billy, devant son assurance je suis écartelée entre ma connaissance de cet objet éditorial et ma peur d'être au fond ignorante, je finis par me dire qu'il a peut-être raison et que je ne sais peut-être pas ce qu'est un édito du canard, de *ce* canard. (Spoiler : le lendemain, Albert, le doyen du journal, qui est sur le départ, me confirme que l'édito peut prendre toutes les formes sauf celle que Billy imposait dans la discussion.)

Qu'est-ce qu'une agression sexiste ?

Il me faudra des mois et la lecture de *Men Explain Things to Me* de Rebecca Solnit[1] pour comprendre que je suis victime de cette violence ordinaire des hommes sur les femmes qui consiste à profiter de l'assurance que confère une socialisation masculine pour réduire les femmes au silence. Des mois pour

1. « Quand les hommes m'expliquent » sur Infokiosques.net.

comprendre à quel point cette réduction au silence est une agression. Que cette agression, qui exploite des inégalités entre hommes et femmes dans l'accès à la parole, qui se nourrit de et nourrit le caractère minoritaire des femmes dans le collectif, est un acte sexiste. Solnit raconte comment elle se flagelle un jour de ne pas avoir lu le livre qu'un vieux riche lui « mecsplique » et qui porte sur le même sujet que son dernier bouquin à elle. Il lui faut l'intervention d'une amie moins aveuglée par le doute pour comprendre que le vieux riche lui raconte… le livre qu'elle a elle-même écrit. Solnit est l'autrice de nombreux livres et a une personnalité apparemment très affirmée mais même elle n'échappe pas à cette exploitation du doute, de la difficulté à s'imposer qu'on enseigne aux enfants femelles dans nombre de sociétés humaines. Cette réduction au silence est une violence parmi d'autres. Pas la pire mais c'est bien parce que la parole des femmes ne compte pas qu'on se permet d'outrepasser leur refus, quelle que soit la manière dont il est exprimé.

Cette violence ordinaire qui consiste à profiter de l'assurance que confère une socialisation masculine pour réduire les femmes au silence.

Me voilà donc, réduite au silence devant une dizaine de camarades qui ne disent rien. Je les prends à partie : trois hommes sont en train de jeter à la poubelle un texte écrit par trois femmes, ça ne leur rappelle rien ? Ici Hala Zika (dont l'aura dans le journal ne cesse de croître depuis qu'il a découvert l'anarchisme) répond sous la forme d'un gros soupir et d'un (la citation est d'autant plus incertaine que le message était plus dans l'attitude que dans le verbe) *« Ah non, pas ça ! »* Réponse circonstanciée et rigoureuse qui me fait replonger dans des tourbillons de doute : et si j'instrumentalisais le féminisme pour

m'imposer dans la discussion ? J'ai pourtant des textes plus importants pour faire valoir mon *ego*, à la fin de l'année je publierai deux livres qui bénéficieront d'une belle réception. Et puis je n'aime pas tellement notre texte, avec sa métaphore circassienne. Je voulais seulement faire plaisir à Mimi et accueillir les lectrices et les lecteurs avec autre chose que le « ton du canard », dont je finis par dire que je le trouve martial et viriliste. Je rajoute que la raison pour laquelle je prends la question très à cœur, c'est parce que ça fait un an et demie que je suis dans l'équipe (que j'aime ce journal et les gens que j'y ai rencontrés malgré tous leurs défauts) mais que j'en ai un peu marre des rodomontades, des déclarations vides qui prétendent créer les conditions de l'insurrection générale (je brode un peu, sur le coup c'était plus basique). Que l'édito ressemble si peu à ce que je trouverais utile (et qu'on fait par ailleurs, montrer la réalité de la société locale, la décrypter) que cela finit par me poser question : si rien de notre contribution à l'édito n'est retenu, c'est peut-être que je n'ai pas ma place au journal. Je dis ça, les yeux fixés sur la table et la gorge nouée, je fais l'aveu de mon insécurité dans le groupe mais personne ne dit rien et Billy continue à asséner ce qu'est un édito du canard et ce qu'il n'est pas.

Faisons un rêve : j'ai la possibilité de revenir sur ce moment. Je me connecte à l'outil de travail en ligne et je découvre que Billy y est inscrit depuis février. J'ironise : un mois et le type fait déjà la leçon, ça promet. Je décide de partir, j'avertis que si le canard ne tolère pas de contribution femelle dans l'édito, je refuse que mon nom figure en signature des articles que j'ai écrits ou édités. Je redis le caractère sexiste du conflit d'une manière qui sera prise en considération à la prochaine réu (puisqu'on rêve) et je vais me coucher parce que j'en ai assez fait pour cette fois. Et, ce faisant, je garde une grosse partie

de mes ami·es, je ne déménage pas dans une autre ville, je ne passe pas des nuits sans sommeil avec ce souvenir qui a rejoint celui de la maltraitance à l'université dans mes séances de psychothérapie, je ne perds pas mes derniers espoirs dans la capacité du peuple « de gauche » à se comporter selon les valeurs qu'il affiche.

Mais non, en vrai, je suis saisie d'un gros ras-le-cul et je prends le premier objet à ma portée (un miroir de maquillage double face récupéré dans la rue par Mimi) et je le tape sur la table. Une des deux faces se casse. Billy s'écrie : *« Mais c'est ridicule ! Mais calme-toi, mais calme-toi, mais c'est ridicule, mais calme-toi ! »* et ça me donne envie de le taper. Je me lève, à ma droite Tom essaie de m'arrêter et la grosse mémère que je suis n'arrive pas à avoir seulement l'air d'aller coller son poing dans la gueule du type de plus d'1,90 m qui l'agresse depuis tout à l'heure. Je décide de partir. Mimi ouvre une bouteille de jus et m'encourage à rester. Je m'en vais, bien chargée des bouquins et des restes des victuailles que j'avais partagées ce week-end-là, et vingt minutes d'air froid à vélo me font assez de bien pour que je m'attelle à un message à l'attention du groupe intitulé « Mea culpa », que j'enverrai le lendemain sans une modif.

Au pilori

Les jours qui suivent sont d'une grande solitude. J'ai une discussion téléphonique rassurante avec Albert, qui me parle de bouclages bien plus tendus, qui ont donné lieu à des abus d'autorité plus graves politiquement que ce miroir cassé. Personne ne répond à mon message sur la liste mais Rosakab (qui est en train de quitter la rédaction) m'envoie un sms sympa. Devant ce grand silence, je me demande même si j'ai le droit de me repointer en réunion. J'hésite mais j'y retourne. Ce

soir-là, j'ai l'impression de sentir le pâté. Les discussions se tarissent quand j'entre dans le couloir, le lieu des conversations informelles. Nous faisons le bilan du numéro, je fais état de quelques limites dans notre organisation et je demande pourquoi on ne parle pas de ce qui s'est passé. Quelqu'un me dit qu'on attendait que je le propose spontanément (un test ? j'ai gagné quelque chose ?) et c'est alors que s'ouvre un long tour de table. Chacun·e est invité·e à donner son avis sur l'affaire. Il m'est difficile, en entendant chacun·e s'en saisir, de comprendre qui était présent·e et qui ne l'était pas, qui découvre l'incident et qui en a pris connaissance par la grâce de l'intense sociabilité informelle de cette semaine qui n'a peut-être pas été solitaire pour tout le monde. J'ai de ce tour de table à peine quelques souvenirs mais ce dont je me souviens, c'est que chacun·e a son mot à dire.

Tom évoque ses « *ressentis* » quand je me suis énervée alors qu'il reprenait deux fois des nouilles pendant que j'étais réduite au silence et que je m'efforçais de ne pas éclater en sanglots à trente centimètres de lui. Ce sont les féministes qui ont légitimé l'expression des émotions en politique, pour permettre à des personnes minorisées de saisir ce qu'ont de commun leurs expériences singulières et de construire une parole politique commune. L'idée s'est dévoyée en « foire aux ressentis » individuels. Dévoiement, parce que d'une part les émotions deviennent des preuves et non plus des indices pour juger une situation. Or, tout ce qui fait mal n'est pas violent. Rendre des comptes fait mal mais c'est juste… C'est pour cela que j'accepte le simulacre de procès, parce que les blessures qui m'y sont infligées me semblent alors légitimes. Dévoiement, d'autre part, quand n'importe qui s'empare d'un outil qui était destiné à soutenir la parole des personnes en position vulnérable dans un groupe ou une société, pas la parole des Tom.

Hala Zika commence son intervention en affirmant qu'il a bien lu mon message et qu'il a *« l'impression que nous n'avons pas assisté à la même scène »*. Agresseurs et victimes ont rarement l'impression d'avoir assisté à la même scène et, pour des agresseurs, imposer leur récit en désavouant celui de leur victime est un mécanisme qui sert à la fois à se défendre devant la société et à garder une idée avantageuse de soi-même. Quelques notions d'épistémologie apprendraient à Hala Zika qu'il est possible de ne pas assister à la même scène pour peu qu'on n'y ait pas le même point de vue. Cela ne désavoue pas la notion de vérité mais lui donne un moindre caractère d'évidence et en fait un objet plus difficile à saisir. L'objectif de la soirée, ce devrait être la recherche de ce récit commun mais (le désaveu définitif de ma parole par Hala Zika l'autorise) ça tourne au rite expiatoire, dans lequel je suis humiliée, pas écoutée, chargée de tous les maux.

Mimi me dit : *« Tu es violente »*, donnant pour preuve la brusquerie avec laquelle j'ai enlevé la nappe le midi. Son *« Tu es violente »* me rappelle un *« Tu es bienveillante »* que m'adressait quelques jours plus tôt Harry, fatigué d'être moqué par les autres quand il est bourré. Les deux me semblent à côté de la plaque. Ce n'est pas mon geste qui est jugé, encore moins dans son contexte, mais, comme le fait la justice bourgeoise dans ses grandes heures, ma personne dans son entier, ma personnalité qui est passée au crible d'un procès à charge. Je me croirais au Medef, à répondre de mes torts après avoir déchiré la chemise d'un cadre d'Air France. Il y a des violences acceptables et d'autres qui ne le sont pas et aucun milieu ne peut se targuer de considérer la violence in abstracto, en-dehors d'un rapport de pouvoir. La violence contre les femmes est acceptable (« il est juste relou », « il a compris la leçon », etc.), elle est souvent même invisibilisée comme dans ce cas-ci. La

violence des femmes, en revanche, choque plus parce qu'elle constitue une divergence plus grave d'avec la norme, d'avec les stéréotypes sur la féminité (douceur, disponibilité, « tu es bienveillante ») et la masculinité (énergie qui éclate inévitablement, comme dans les barricades). Les dégâts matériels des barricades et le rappel à l'ordre à ce sujet de l'organisation qui loge le canard ont été l'occasion d'un simple recadrage, tandis que le bris du miroir a longtemps été présenté avec un tel manque de mesure que des personnes de l'extérieur ont pu s'imaginer qu'il s'agissait d'un objet de grande taille. Il fait vingt centimètres de diamètre et sa deuxième face est encore utilisée après cet épisode.

J'encaisse tout. J'arrive à ne pas pleurer parce que j'ai une grosse crève depuis la fameuse soirée et que je me suis enfin procuré un sirop pour la gorge aux effets calmants. Au milieu d'un flot de condamnations convenues de la violence-au-journal-incarnée-par-une-personne ne surnagent que le propos de Mutines et de Harry, qui suggèrent qu'il y a dans le monde et dans la vie du journal une violence dont je n'ai pas l'exclusivité. À la fin du tour de table, Harry, qui est le pilier du journal, prend la parole pour délivrer la sentence : si j'étais n'importe qui (et il donne l'exemple d'un jeune homme venu d'une petite ville pour proposer ses services mais qui a été défavorablement jugé sur son savoir-être), je me serais fait lourder du journal mais, comme c'est moi et qu'on m'aime bien, j'ai le droit de rester. Je n'en aurai bizarrement pas très envie.

L'objectif de la soirée, ce devrait être la recherche d'un récit commun mais ça tourne au rite expiatoire.

Dans le journal, la rubrique « Au pilori » est consacrée à mettre en lumière une raclure. Si sa contribution au maintien de l'ordre ambiant avait pu passer inaperçue, la voilà livrée au mépris de nos lectrices et lecteurs. Ce procès populaire dont je fais l'objet ressemble plus à un pilori. Harry me dira quelques semaines plus tard qu'il a gardé l'idée que j'avais éclaté en colère spontanément, pour rien, comme ça, et qu'il n'avait pas compris que je répondais à une situation violente. J'ai pourtant, lors du procès, articulé avec ma bouche des sons prétendant faire le récit de cette agression. À partir du moment où Hala Zika a désavoué ma parole (*« pas assisté à la même scène »*), le groupe n'a pas été en mesure de m'entendre. La volonté d'être juste (que je ne mets pas en doute) n'a visiblement pas suffi : les faits n'ont pas été correctement rappelés et encore moins compris. C'était un procès destiné à établir un récit réconfortant, à effacer ce que cette agression avait pu faire apparaître (peut-être le fantôme du « sexisme au journal », cette mauvaise réputation qui traîne dans toute la ville).

La mécanique de l'exclusion

Les semaines qui suivent la cérémonie du pilori sont bizarres, je suis écartelée entre l'envie de retrouver mes ancien·nes camarades et la difficulté à le faire, qui tient autant à moi qu'à eux. Quand je repasse, je vois de francs sourires, d'autres qui témoignent d'un certain soulagement (pensant peut-être que si je reviens, c'est parce que je leur pardonne), d'autres enfin plutôt gênés. Formellement, je suis invitée à rester (revenir ?) dans le collectif comme si de rien n'était. Mais en vrai, ça cloche. Maurice ne répond pas à mes invitations à se voir avec Mutines pour achever un reportage sur lequel j'avais été embarquée en troisième roue. Mutines l'écrit seule pour le numéro suivant et nous le signons aussi, moi qui aurais voulu y contribuer mieux que ça et Maurice qui m'a empêchée de le faire. Ce n'est sûre-

ment pas méchanceté de sa part et des autres mais quand le courage manque pour assumer ses actes, on est gêné et on évite ce sentiment déplaisant en s'éloignant de moi, en m'éloignant : je paye les torts qu'on a envers moi, le journal devient un milieu hostile, je me sens trop mal pour rester le soir où j'arrive à retourner en réunion. Et si la condition de mon retour est de faire comme s'il ne s'était rien passé, ça ne me va pas. J'ai plus envie de retrouver le temps de l'innocence que de retrouver des camarades que j'ai découvert·es sous un jour nouveau et qui ont pour la plupart dégringolé dans mon estime – une chute en plusieurs étapes. Bien que je craigne d'occasionner un surcroît de travail collectif pour une cause bassement individuelle et bien que Stella (une camarade reconnue dans le groupe pour son engagement féministe) m'ait fait comprendre l'urgence d'enterrer l'affaire pour se consacrer au travail rédactionnel, je leur propose finalement, deux mois après les faits, de mettre fin à cette situation peu claire et leur demande une concertation.

Ce soir-là sont présent·es la seule personne qui gardera mon estime, Mutines, ainsi que Riton et Brubru (la dernière personne du groupe avec qui j'entretiendrai une relation cordiale, jusqu'à ce que le refus collectif rende trop frustrants nos stériles échanges). Ils et elle ont proposé de me recevoir dans un bistrot, comme cela se fait pour les membres aspirant·es. J'ai insisté pour être reçue au local, comme si je faisais partie du collectif. La conversation est sympathique, bien qu'un peu gênée, mais le résultat décevant. Riton nous y raconte comment le simulacre de procès a été préparé sans malice par un groupe de personnes cooptées, sans moi ni Billy mais (me semble-t-il) avec Hala Zika, qui n'a jamais été identifié comme un agresseur, et dans une compagnie très masculine, chez Harry autour d'un plat de lapin. Mutines m'y fait une injonc-

tion à demander pardon à Mimi et Mona pour la nappe (je refuse gentiment : je l'ai déjà fait deux fois, en public et en privé, à quoi bon une troisième ?). Je me laisse prendre par la bonne volonté des trois, par leurs regrets, et imagine même revenir pour les bouclages, ce qui signifie pour moi que je ne romps pas avec le groupe. Je suis sensible à leur gentillesse et ma volonté de conciliation me fait oublier pour un temps le principal : j'ai subi une agression qui appuie pile là où le genre fait mal et mes deux agresseurs n'ont pas été mis devant l'obligation de rendre des comptes.

Le lendemain, je reprends contact avec Stella à qui je propose de se revoir *« maintenant que l'affaire est close »* et elle me répond que *« c'est trop tôt »* (j'apprendrai plus tard qu'elle est en couple avec Hala Zika et que sa sœur couche avec Billy). Je découvre également mon désabonnement de tous nos outils web : Rosakab qui dit ne plus vouloir revenir, une camarade dont nous n'avions pas de nouvelles depuis un an et moi qui ai exprimé la volonté de rester, bien qu'en marge, recevons la même annonce de notre non-appartenance au groupe. Je suis très blessée, j'ai l'impression que mes efforts de conciliation sont foulés aux pieds et n'ont servi qu'à me faire perdre de vue ce que je recherche, au fond, qui n'est que la justice. Je comprends pourquoi je me sentais dans le même temps rappelée et exclue : le groupe n'assume pas ce qu'il m'a fait, il aimerait que je parte pour oublier ou que je revienne seulement pour pardonner. À partir du moment où je fais mine de pardonner, il n'a plus besoin de m'engager à revenir.

J'apprends plus tard que Billy a tenu six mois de plus au canard avant de se faire lourder pour sexisme. Je ne sais pas trop comment il est rentré dans la rédac, probablement parce que le journal recrute pas mal dans le labo où il fait sa thèse et

que ces réseaux devaient plus compter que son fond politique – alors que si tu viens d'un bled et que tu t'es planté·e à la fac, il te faudra le savoir-être qui va bien pour rêver intégrer le groupe. C'est un air connu mais il faut revenir sur ce qu'implique cette question d'affiliation universitaire. D'où vient qu'une doctorante ou un jeune chercheur en sciences sociales est a priori jugé compétent·e pour contribuer à un groupe politique ? Certes les méthodes des sciences sociales peuvent constituer un genre de super journalisme utile au canard et beaucoup de chercheurs et chercheuses produisent des écrits très pertinents politiquement. Mais même dans le labo marqué « à gauche » où j'ai été maltraitée, les chercheurs et les chercheuses peinent à seulement se considérer comme des travailleurs ou des travailleuses. Leur milieu est notoirement atomisé et offre un espace de socialisation aux luttes particulièrement pauvre, réservé aux précaires. Ce sont des bases peu prometteuses politiquement mais les doctorants et chercheuses, nombreuses dans le milieu militant, y bénéficient malgré cela de beaucoup de complaisance. Leur expertise semble compenser mécaniquement leur manque de culture des organisations politiques. C'est d'autant plus regrettable si cette expertise, comme quand Billy écrit un édito sur la campagne électorale, n'est pas mise au service du groupe et si le militantisme sert de faire-valoir à des universitaires qui ne s'engagent jamais avec autant de panache et de virulence qu'en-dehors de leur lieu de travail.

J'ai subi une agression qui appuie pile là où le genre fait mal et mes deux agresseurs n'ont pas été mis devant l'obligation de rendre des comptes.

Même si le groupe n'a jamais condamné Billy, quelques-uns de ses membres l'ont fait de manière informelle. Peu d'entre

eux en revanche ont saisi que la violence la plus grave était le fait de Hala Zika, à deux reprises. Le soupçon d'une situation empreinte de sexisme (une situation que Stella résume en privé en rappelant qu'en dix ans d'existence du journal les femmes ont rarement été autorisées à écrire l'édito) ne pouvait pas être écarté d'un revers de main sans peser en faveur de mon agresseur et sans donner aux femmes du groupe un message tout sauf sécurisant. Le message suivant qui leur est adressé, c'est le retour de Billy qui se repointe de son propre chef après son exclusion, sans décision collective mais sans doute après consultation de quelques copains (réunis autour d'un plat de lapin ?).

Hiérarchie informelle, incapacité à rendre des comptes, sexisme et déni de sexisme… le canard n'a pas de quoi être bien fiérot. Pourtant, dans mon entourage, des proches de membres de la rédac notent leur « arrogance », « auto-satisfaction », toute-puissance enfantine. Même soutenue par des camarades communs qui demandent des comptes au journal, ma demande de réparation se heurte à une fin de non-recevoir. Impossible de briser le mur de mauvaise foi. À quoi bon écrire des éditos bravaches si c'est pour manquer à ce point de courage ?

Andree O. Fobb
aofobb@riseup.net

GET LUCKY ÉDITIONS
JUIN 2018